

21 Mars 1948

UN SIGNE DES TEMPS

Lorsque le Président des États-Unis rappelle publiquement que "le communisme nie l'existence même de Dieu et persécute la religion parce qu'elle défend la liberté dans le cadre de la croyance en Dieu", il faut bien le croire. Ce n'est pas la voix d'un homme d'église qui s'élève, mais celle du chef politique d'un grand peuple. Et c'est un signe des temps que ce soit le rôle de l'homme politique aujourd'hui de venir parler de philosophie et de religion aux foules.

Depuis longtemps nous marquons ce fait que civilisation et conception de la vie, que spiritualisme ou matérialisme et gouvernement sont maintenant indivisibles. Le journalisme même ne peut plus se désintéresser de ces choses.

Et rien n'est plus inquiétant que de voir le communisme, qui implique la négation de Dieu, admettre et pratiquer, quand les circonstances et l'opportunisme politique l'y obligent, une tolérance apparente. Ce n'est plus alors qu'une illusion et un jeu.

On n'a pas oublié la haineuse activité des Sans-Dieu et le burlesque appareil et le martyrologe auxquels leurs passions déchaînées ont donné naissance.

Selon qu'on est spiritualiste ou qu'on est communiste, selon que l'on attend la vie après la mort ou qu'on se résout au néant, tout l'essentiel d'une législation humaine change ; et la façon de gouverner une nation. Ce n'est plus le même point de départ ; ce n'est plus le même point d'arrivée.

Pour le matérialisme communiste tout s'arrête à la mort physique et les morts laissent à peine un vague souvenir. Mais la foi universelle ne l'entend pas ainsi. Elle vit d'une « immense espérance ». Elle s'appuie sur la philosophie et sur les Livres sacrés tout ensemble. Elle reconnaît l'Éternel ; elle vénère ses prophètes et ses saints.

Le temps de l'option est venu et l'indifférence systématique ne se conçoit plus. Il ne s'agit plus de métaphysique et d'abstractions seulement ; mais de la vie courante, du pain et de la liberté de chaque jour, de la façon d'organiser l'enseignement et le foyer, de la façon de penser, de s'exprimer, d'écrire. Il s'agit de la famille, de la société et, à travers elles, de l'homme, de sa personnalité même, de ses devoirs et de ses droits. Maintenant toute l'existence est en cause. Si on ignore cela, ce sont les traditions abolies, les raisons de vivre perdues.

Tel est le drame qui n'a rencontré pendant si longtemps en Europe que le scepticisme des hommes politiques et leur pâle ironie ; qui n'a suscité que la compassion des esthètes et le sourire des jacobins.

Dans cette affaire pourtant, toute l'humanité est engagée ; ses racines mêmes sont menacées de rupture ; c'est toute sa croissance, c'est tout son avenir qui est en péril. Et ce n'est pas pour rien que, périodiquement, avec une fréquence qui se fait plus impressionnante, avec une insistance

qui se fait haletante dans son infinie patience, dans son infinie sérénité, la voix du Saint-Père s'élève, le cri du Pasteur dont l'immense bercail est menacé.

Le dernier discours du Président des États-Unis a fait écho aux appels de Pie XII de telle manière que l'humanité s'en trouve honorée et exaltée. Dans la Chrétienté, dans l'Islam, et en dehors d'eux, il y a encore une foi ardente qui éclate, une prière magnifique qui monte vers le ciel.

Le Maître de la vie ne restera pas impassible devant l'épreuve démesurée des hommes. Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'éternelle Vérité.